I

C'était un soir de février, un soir de carnaval. A Rosporden, comme dons toute la contrée, les habitants, cédant à la crainte que leur avait inspirée certains sermons, étaient rentrés chez eux plus tôt que de coutume. Car les prédicateurs bretons, pour empêcher les fidèles de prendre part aux orgies du Carnaval, citaient, sur ceux qui avaient méprisé leurs avis, des faits épouvantables.

C'est ainsi qu'ils racontaient qu'un jeune homme, n'ayant pu parvenir à arracher son masque, le porta toute la vie collé sur son visage ; qu'un autre, n'ayant pu se dépouiller d'une peau de taureau, dont il s'était revêtu, gagna les bois, où il se mit à vivre de la vie des bêtes, revenant quelquefois rôder et mugir autour de sa ferme.

Ce soir-là donc, toutes les portes étaient closes dans Rosporden ; les fenêtres demeuraient bien illuminées mais, à l'intérieur, les résines n'éclairaient que la famille, réunie devant le grand âtre et disant le chapelet.

Cependant dans une maison située à l'extrémité de la petite ville, on menait grand bruit et grand tapage. C'était une hôtellerie où plusieurs jeunes gens riaient et chantaient en buvant.

Bientôt, fatigués de boire, ils se séparèrent.

—Eh quoi ! s'écria l'un d'eux, allons-nous donc nous coucher comme des poules, un soir de Mardi-Gras ?

Et les voilà devisant et décidant qu'ils s'habilleraient de peaux de bêtes et qu'ils iraient courir.

L'un d'eux nommé Iannick, qui avait bu plus que de raison et à qui l'ivresse conseillait d'extravagantes choses, se dirigea vers le cimetière. Il y prit une tête de mort, plaça deux lumières dans les trous des yeux, posa le crâne vide sur sa tête et s'élança comme un démon en gambadant à travers les rues.

Dans les chaumières, quand on entendait, mêlés aux grands souffles qui venaient de la lande, les cris affreux, pareils à des râles de damnés, que poussaien "les déguisés," on se signait dévotement et l'on redoublait d'ardeur dans la récitation du chapelet. Mais l'effroi était à son comble, quand l'un des membres de la famille, relevant ses regards de dessus les racines rougies qui achevaient de brûler dans le foyer, venaient à les reporter vers la fenêtre et apercevait tout à coup, derrière les vitres sombres, la tête du mort portée par Iannick, qui semblait les regarder de ses deux yeux aux sanglants reflets.

II

Quand il se fut suffisamment promené, Iannick, avant d'aller se coucher, rapporta sa tête de mort au cimetière et dit en la jetant loin de lui :

—Viens souper avec moi un de ces soirs, vieux ; nous nocerons ensemble.

Qui répéta ce propos aux gens de la paroisse ? On ne le sait, mais les vieux disaient, en voyant passer Iannick, qui s'en allait, insouciant, à son travail de chaque jour :

—Iannick a invité le mort à venir souper avec lui ! le mort viendra et se vengera de l'insulte faite à son crâne baptisé...

Et comme les jours succédaient aux jours, sans amener aucun événement tragique ; comme le jeune homme toujours insouciant, continuait à rire de leurs prophéties, les vieux ajoutaient.

—Patience ! c'est un jour de fête que Iannick est allé au cimetière ; ce sera un jour de fête qu'il y retournera.

III

Novembre était venu. Un épais tapis de neige recouvrait la terre ; la campagne silencieuse semblait ensevelie sous les plis d'un immense linceul. Les cloches jetaient dans la nuit leurs tintements tristes, et dans les villages, au loin, on entendait les chants lugubres.

Ces chants, disent les Bretons, sont ceux des trépassés qui empruntent la voix des pauvres de la paroisse pour demander des prières.

Princesse Marguerite, petite-fille du duc de Chartres.—Grande duchesse Olga

LA REINE LOUISE DE DANEMARK, DÉCÉDÉE

En entendant ces voix lamentables, il est d'usage que tout le monde se lève dans les chaumières et prie pour les morts après avoir fait l'aumône aux pauvres qui les représentent. Ceux-ci reprennent alors leur promenade nocturne à travers les bois et les landes, au son des glas funèbres et au murmure du vent dans les feuilles flétries, moins pressées, dit-on, sur la terre eu "moins noir" que ne le sont les âmes, cette nuit, dans les airs.

Or cette nuit-là, Iannick était seul dans sa demeure.

Au dehors, le vent secouait les branches nues qui claquaient en s'entrechoquant et ses rafales secouaient à les arracher les volets des fenêtres.

Tout à coup un coup de vent plus violent que les autres passe sur la maison avec un bruit terrible ; la chandelle de résine fixée dans l'âtre s'éteint en crépitant et la porte grinçant sur ses gonds, s'ouvre toute grande.

Iannick se lève pour la fermer, mais sur le seuil il s'arrête et regarde, surpris.

Devant lui, la route s'étendait nue : le vent qui balayait la neige l'enlevait en tourbillons jusqu'au sommet des arbres noirs. Aussi loin que le regard pouvait s'étendre, on n'apercevait dans la campagne que légers tourbillons qui semblaient animés d'une vie mystérieuse et s'élevaient de terre de place en place, pour s'évanouir bientôt dans la nuit.

Immobile sur le seuil de sa chaumière, Iannick ne songeait plus à refermer sa porte et à rallumer sa résine.

Toute son attention était maintenant concentrée sur un seul point.

Au milieu de la route, une grande ombre blanche, d'abord indécise, grandissait et semblait glisser lentement sur le sol. Cette ombre se rapprochait de Iannick, dont les cheveux se dressaient d'effroi.

C'était le mort qui venait réclamer, pour son jour de fête, l'exécution de la promesse qui lui avait été faite.

—Me voici, Iannick, dit-il quand il ne fut plus qu'à quelque pas ; me voici : je viens souper avec toi.

Iannick, éperdu, jeta un cri épouvantable et roula comme une masse aux pieds de l'effrayante apparition. Dans sa chute, la tête du malheureux frappa si violemment sur le sol qu'elle s'y brisa et que le sang s'en échappa comme s'échappe l'eau d'un vase fêlé.

.....

Quand, le lendemain, on releva le cadavre, les vieux dirent, en montrant ce crâne brisé :

—Iannick avait volé la tête du mort et l'avait profanée ; le mort est venu chercher la tête de Iannick et, dans sa colère, l'a cassée sous son talon.

Depuis lors, les gens de Rosporden, jugeant que celui qu'ils appelaient le Voleur de tête avait suffisamment expié sa faute, se rendaient chaque année, à la Toussaint, demander sur la tombe du terrible vengeur le pardon du téméraire.

Et il est à croire que le mort a pardonné, car cette coutume, a, aujourd'hui, complètement disparu.

GEORGES GUILLAUMOT.